

Master de philosophie, Phénoménologie - Philosophie et
psychologie, 2021



**La phénoménologie entre anthropologie,
psychologie et philosophie**

PASCAL NOUVEL

Présentation de deux textes illustrant deux paradigmes : le paradigme sémiotique et le paradigme phénoménologique

- Texte de Carlo Ginzburg (1980) et texte de Claude Romano (2017)

C'est le paradigme sémiotique qui englobe toutes les sciences humaines ; le paradigme phénoménologique se présente, lui, à l'origine, comme une contestation du paradigme sémiotique. Mais les deux paradigmes ont connu, au cours du vingtième siècle, une histoire plus complexe (et plus intéressante) qu'une simple contestation mutuelle... même si certains historiens de la philosophie, par paresse, par manque d'acuité, réduisent parfois cette histoire à ce débat.

En suivant le texte de Carlo Ginzburg

J'ai essayé de faire ressortir l'importance fondatrice que Ginzburg donne à une forme de raisonnement particulier : la rétroduction.

Ce raisonnement est, selon lui, l'ancêtre de tous les raisonnements humains, la forme archétype de tous les raisonnements. Bien avant la déduction et l'induction caractérisés par Aristote qui ne sont que des « cas limites » de la rétroduction, des cas idéaux dans lesquels le raisonnement passe soit du général au particulier pour la déduction, soit du particulier au général pour l'induction.

Dans les deux cas, l'élément **mantique** (consistant à deviner) du raisonnement est estompé.

La mantique

Or, l'élément mantique est fondamental dans les modes premiers de raisonnements.

Sous la déduction et l'induction il existe ainsi un continent raisonnements constamment utilisés dans la vie courante, qui mettent en jeu le « flair », l'imagination, ce qu'on appelle parfois l'intuition, qui reposent sur une mantique, sur un art de deviner.

Je voudrais apporter deux arguments supplémentaires en faveur de cette thèse. Le premier a trait à l'histoire des savoirs premiers (qu'on pourrait aussi appeler histoire des savoirs profonds), l'histoire des savoirs d'avant la civilisation grecque, le second relève de l'histoire des mythes et nous ramènera à une époque beaucoup plus récente.

L'histoire profonde du paradigme sémiotique

Cela va permettre de mieux caractériser le « paradigme sémiotique » qui va, à la fin du XIXème siècle, constituer l'élément de naissance des sciences humaines... et, du même coup, de mieux saisir en quoi et sur quels points le « paradigme phénoménologique » s'oppose au paradigme sémiotique.

Si les sciences humaines (anthropologie, psychologie, sociologie) paraissent si « naturelles » au moment où elles émergent, c'est d'abord parce qu'elles s'appuient sur un paradigme de raisonnement qui est lui-même très ancien, même si sa proximité avec la divination (mantique) le rend suspect aux yeux de beaucoup de scientifiques de la même époque.

Première marque de l'ancienneté de ce paradigme

Les premiers savoirs qui nous viennent du fond des âges, avant l'écriture des textes bibliques et, bien sûr, avant la philosophie, font état de savoirs brefs, de type mantique et dont les rapports avec la « rétroduction » sont assez faciles à établir.

Nous trouvons ici des savoirs de type prédictif de type « si, alors ». Si vous observez ceci, alors cela sur lieu. Ce qui frappe dans ces savoirs c'est surtout la liberté déconcertante des éléments qui sont mis en relation les uns avec les autres.

La mantique

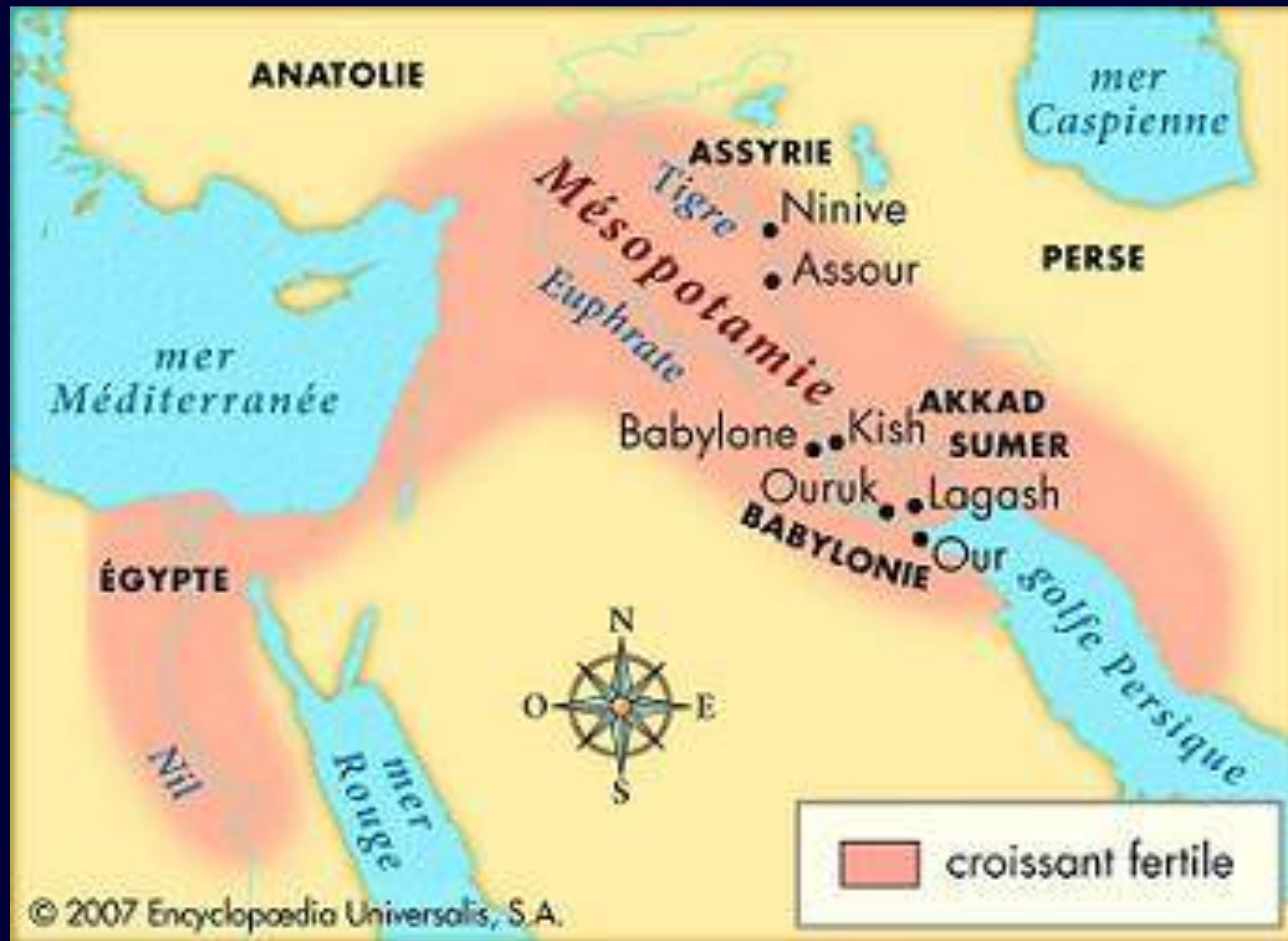
Invention de l'écriture : elle semble avoir d'abord servi à établir des comptes.

Mais les premières traces d'un usage « non comptable » de l'écriture font apparaître des traces d'une activité de divination. C'est d'ailleurs de cette manière qu'il est possible de se faire une idée de ce que pensaient les mésopotamiens de l'époque qui suit l'invention de l'écriture, il y a quelque cinq mille ans.

Jean Bottéro écrit, dans *Mésopotamie : l'écriture, la raison et les dieux*

« Ils étaient convaincus que le monde autour d'eux n'avait pas sa raison d'être en lui-même : il dépendait totalement de puissances supérieures, qui l'avaient créé et qui le gouvernaient, d'abord pour leur propre avantage. Ces dieux, ils les imaginaient sur le modèle des hommes : radicalement supérieurs, toutefois, par la durée sans terme de leur vie, par leur intelligence et leur puissance infiniment au-dessus des nôtres. Tout, ici-bas, les êtres et les événements, relevait donc de leur action et de leur volonté, et s'insérait dans une sorte de plan général qu'ils avaient en tête, eux, bien qu'il fût impénétrable comme tel aux hommes, lesquels n'en découvraient qu'au jour le jour le déroulement. Rien de ce que nous ignorons, du passé, du présent et, naturellement, de l'avenir, n'échappait à leur connaissance et à leur décision. Mais il leur était loisible de le notifier à leur gré aux hommes : c'est tout le sens de la divination. »

Ce qui est décrit ici, c'est tout ce que les Lumières nommeront « superstition ».



Comment se traduit cette conception dans les savoirs ?

« Il ne faut pas oublier que les anciens Mésopotamiens, inventeurs vraisemblables, autour de 3200, de la plus vieille méthode connue d'écriture, ont été profondément impressionnés et marqués par cette innovation. Non seulement parce que—transformation très profonde—elle les a fait passer sous le régime de la tradition écrite, mais aussi parce que leur propre système graphique a d'une certaine manière imprégné et façonné la conduite de leur pensée. Cette écriture était à l'origine (et elle est toujours plus ou moins restée, en partie) fondamentalement pictographique ».

Écriture : Pictographique > Syllabique > Alphabétique

Mais qu'ont-ils fait de ce système d'écriture ?

D'abord un usage comptable.

L'écriture sert d'abord à faire des comptes, à noter des dettes, à enregistrer des niveaux de récoltes, etc.

Je vous conseille, à ce propos, le livre de James C. Scott, *Homo Economicus*, traduction de *Against the grain*, publié il y a quelques années. Dans ce livre, Scott retrace l'histoire des premiers États. Comment se construit un état ; rôle de l'écriture, etc.

Mais, immédiatement après, l'écriture va avoir un autre usage.

Quelles sont les premières pensées que l'écriture sera à noter ?

Et ce second usage se rapproche de l'usage que nous en trouvons, aujourd'hui encore, notamment dans la philosophie : noter les pensées essentielles, les pensées importantes, celles qui paraissent dignes d'être conservées.

Quelles sont ces pensées ? Réponse : ce sont des pensées qui s'apparentent à ce que nous nommerions aujourd'hui des **superstitions**.

Autrement dit, des réflexions dans lesquelles interviennent une part importante de divination.

La question épistémologiquement cruciale de la superstition

Bottéro [se demande pourquoi si peu de chercheurs sont attentifs à ce que nous disent les textes mésopotamiens] : « je me demande si la principale n'est pas que, consciemment ou non, l'on considère, en tout et pour tout, la mantique comme une simple superstition : frivole, surannée et qui ne mérite vraiment pas tant d'attention. Une telle façon de voir implique une attitude disons « égocentrique », particulièrement pernicieuse en histoire. La propre vocation de l'historien, ce n'est pas seulement, à travers les témoignages qui nous en restent, de retrouver le passé, mais de le retrouver tel qu'il était en lui-même, c'est-à-dire en le voyant, le sentant, le jugeant, non pas de notre point de vue, mais comme le voyaient, le jugeaient et le vivaient ses acteurs. S'il a vraiment le sens de son métier, un historien doit donc toujours s'efforcer de sortir de lui-même et de son temps pour se mettre à la place et dans le temps des personnages dont il étudie les faits et œuvres. Considérer, même subconsciemment, la divination mésopotamienne comme une superstition, c'est la juger par rapport à nous : c'est donc s'interdire de la jamais comprendre, c'est manquer à l'une des règles essentielles de notre discipline. »

Rétroduction et divination

Bien évidemment, la rétroduction qui est au cœur du paradigme sémantique qui caractérise les sciences humaines, n'est pas une simple divination. Mais il s'ancre dans la mantique, il s'ancre dans cette activité qui consiste à deviner.

Au passage, notons que l'insurrection de Nietzsche contre Platon, au XIX^{ème} siècle, se concentrera, elle aussi, autour d'une réhabilitation de la faculté d'intuition, de création et du « deviner ce qu'il y a derrière ».

Rétroduction n'est pas identique à divination mais il existe néanmoins un rapport étroit entre les deux. Pour le dire rapidement, dans la divination, il y a prédiction (le deviner porte sur le futur), dans la rétroduction, le deviner porte sur le passé.

Oracles mésopotamiens

Les documents — extrêmement nombreux — qui nous sont parvenus de la période mésopotamienne et qui témoignent de cette façon de penser et d'utiliser l'écriture sont extrêmement nombreux et ont tous la même structure : Si telle chose est observée, alors telle autre chose le sera. Exemples :

Si un homme a le poil du thorax bouclé vers le haut : il tombera en esclavage.

Si un homme, avec le visage congestionné, a son œil droit proéminent : loin de chez lui, des chiens le dévoreront.

Si la vésicule biliaire (du mouton sacrifié) est démunie de canal cholédoque : l'armée du roi, au cours d'une expédition militaire, souffrira de la soif.

Si le Vent-du-Nord balaie la face du ciel jusqu'à l'apparition de la nouvelle lune : la moisson sera abondante.

Divination déductive

Il s'agit de ce que Bottéro nomme « divination déductive ». C'est ce genre de raisonnement que la logique d'Aristote et, de façon plus militante encore, les Lumières, vont soit négliger soit très ouvertement discréditer.

Chez Aristote, c'est à travers l'accent mis sur les deux formes principales de raisonnement (induction et déduction) qui ne laissent pas place à des formes intermédiaires : l'abduction est évoquée au chapitre 25 du livre 2 des premiers analytiques.

Aristote écrit ceci : « il y a **abduction** lorsqu'il est clair que le premier terme est le cas pour le moyen alors que le fait que le moyen soit le cas pour le dernier n'est pas clair ». Si telle chose (premier terme) a entraîné telle autre chose (second terme) alors cette chose (second terme) entraînera telle autre (dernier terme).

Charles Sanders Peirce (1838-1914)

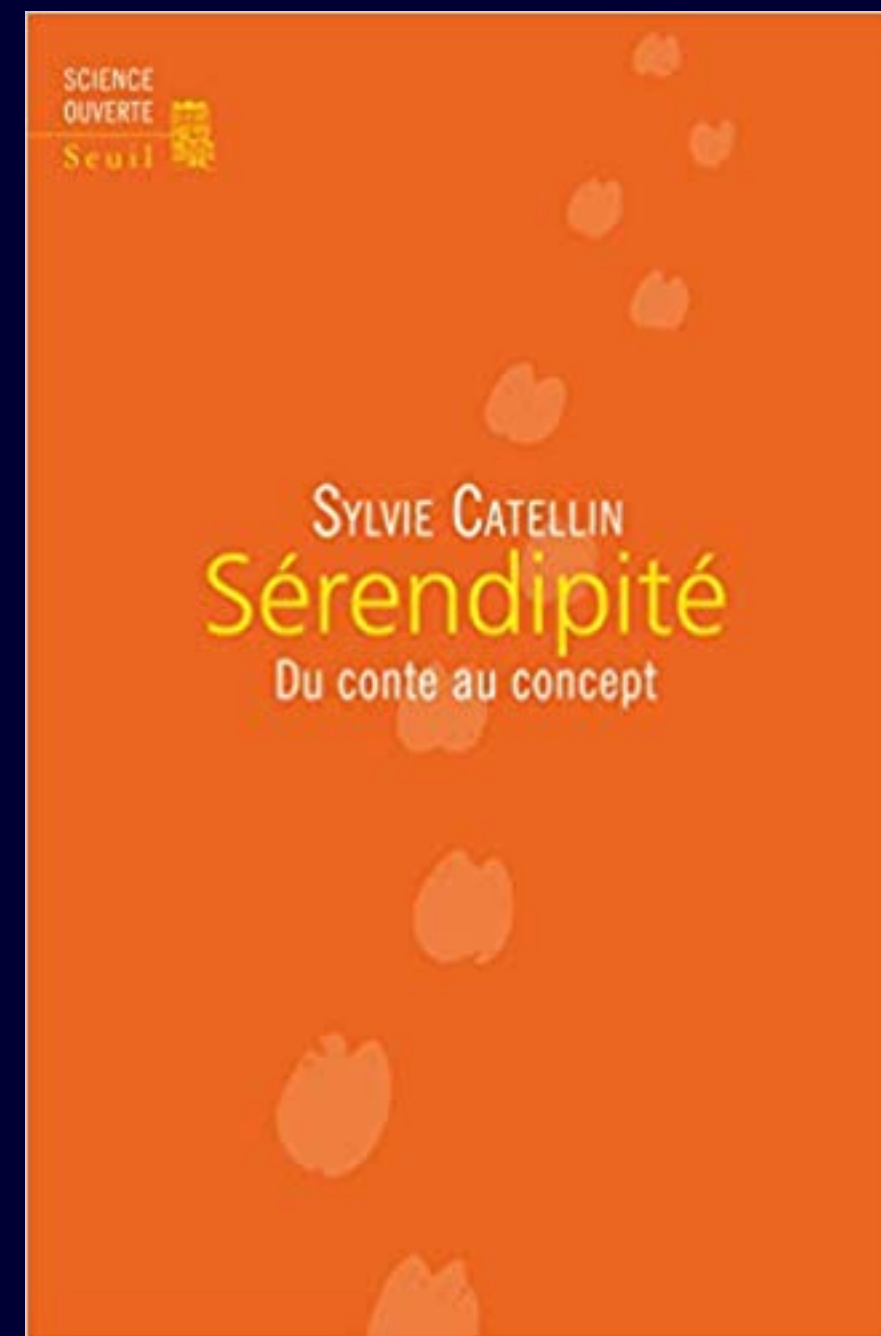
Peirce reprendra le terme d'abduction pour décrire ce qui caractérise le raisonnement qu'on trouve dans les enquêtes de détectives même si il emploiera aussi le terme beaucoup plus précis de **rétroduction** (que redécouvrent déjà Morelli, Conan Doyle, Freud, etc.).

Dans ses *Collected papers*, Peirce écrit ceci à propos de la rétroduction :

§ 10 kinds of reasoning. 65. There are in science three fundamentally different kinds of reasoning, Deduction (called by Aristotle {synagögé} or {anagögé}), Induction (Aristotle's and Plato's {epagögé}) and Retroduction (Aristotle's {apagögé}, but misunderstood because of corrupt text, and as misunderstood usually translated abduction). Besides these three, Analogy (Aristotle's {paradeigma}) combines the characters of Induction and Retroduction.

Sylvie Catellin, 2014

Serendipité, serendipity



Le conte dont il est question

Voyage et aventures des trois fils du Roi Serendip

C'est un conte dont les origines se perdent dans la nuit de la culture occidentale... on le retrouve dans un grand nombre de langues avec de nombreuses variations.

L'élément central du conte tient dans une « divination déductive » (comme aurait pu la nommer Bottéro). Les fils du Roi Serendip affirment qu'un chameau qu'ils n'ont pas vu, boite du pied gauche et vient d'avoir des petits. Ils sont accusés d'avoir volé le chameau. Ils expliquent qu'ils ont seulement vu des traces laissées par le chameau.

Cette méthode de raisonnement à partir de traces est celle que Carlo Ginzburg prête aux « chasseurs-cueilleurs » à la recherche d'une proie.

Même structure narrative dans Zadig de Voltaire (1747)

Zadig au chapitre 3 du conte de Voltaire, effectue le même type de raisonnement (le texte est téléchargeable en ligne sur le site du département).

Zadig est accusé d'avoir volé la chienne de la reine en raison d'une description très précise qu'il en donne. Il explique qu'il a pu obtenir des détails sur l'aspect de l'animal en raisonnant sur les traces qu'il a laissé.

Autrement dit : il s'agit exactement de la structure narrative qu'on trouve dans la conte des fils de Serendip que Voltaire a ici repris.

C'est donc la même structure de raisonnement (celle du chasseur-cueilleur examinant les traces d'un animal pour le chasser) qui est ici invoquée.

Confirmations de la structure du paradigme sémiotique

On a donc deux confirmations importantes de la thèse de Carlo Ginzburg :

- 1) les premiers usages « culturels » (pour les distinguer des usages « économiques » même si la distinction n'est pas nécessairement claire pour ceux chez qui elle est faite ; les mésopotamiens) de l'écriture qui visent à enregistrer des liens observés entre des événements.

- 2) une histoire dont l'origine est certainement très ancienne et qu'on retrouve chez Voltaire qui met en scène un raisonnement de rétroduction, lequel consiste à deviner à partir de traces.

Je l'appelle paradigme « sémiotique » parce qu'il consiste, à partir de traces observées, à deviner leur sens en faisant appel à un flair, à une intuition, donc à mettre en relation un signe et un sens (sémiotique = théorie des signes).

A propos du paradigme sémiotique

- Remarquons qu'un siècle avant le texte de Carlo Ginzburg, donc en 1880, Thomas Huxley publie, lui aussi, un texte qui met l'accent sur ce type de raisonnements caractéristiques qu'on trouve, selon lui, tout particulièrement dans la paléontologie et la biologie.

Thomas Huxley (1825-1895) est un ami proche de Darwin (1809-1882), c'est aussi le grand-père de Aldous Huxley. Il publie donc un texte de réflexion épistémologique qu'il intitule *Sur la méthode de Zadig* en 1880 (en ligne).

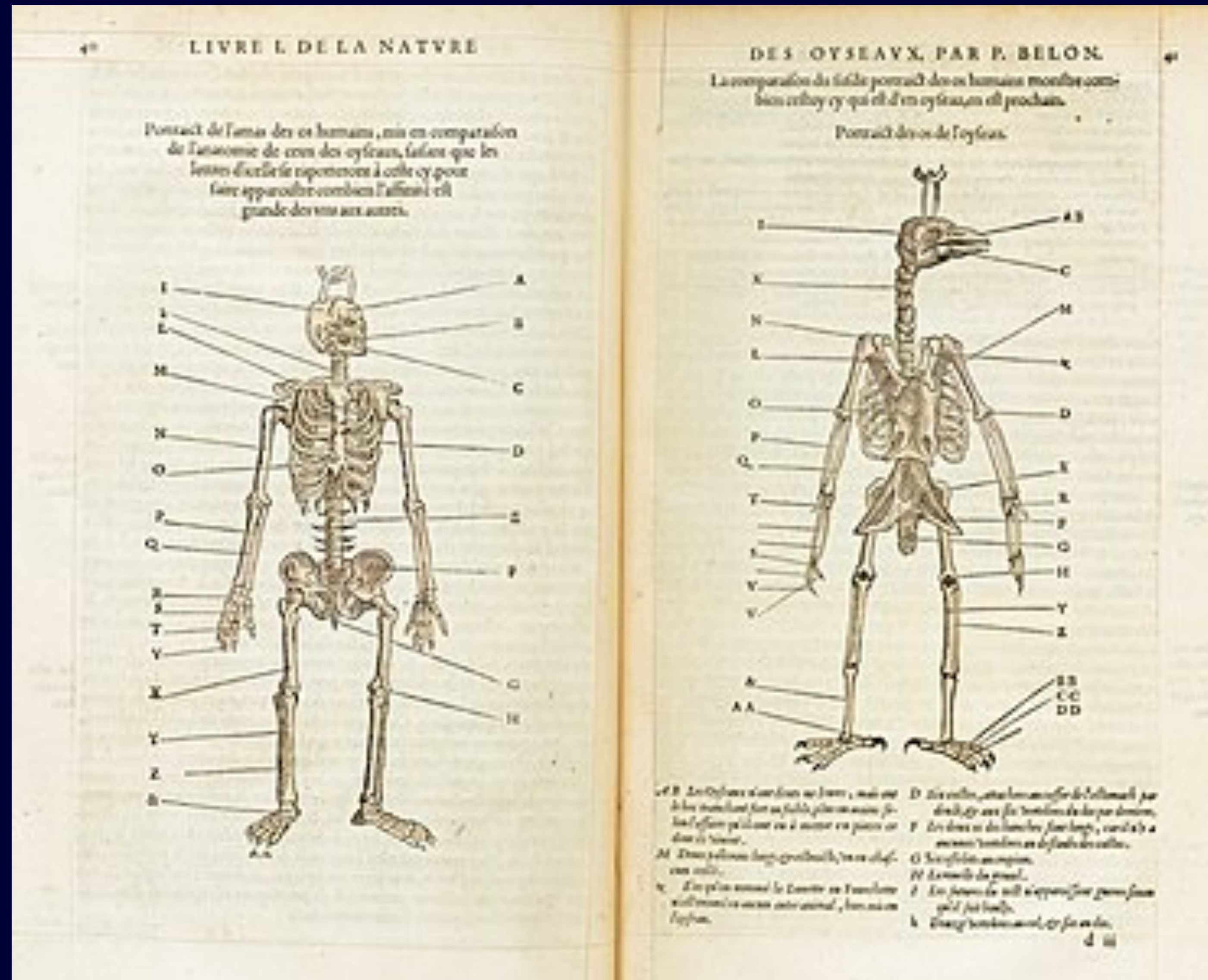
Il veut montrer que c'est cette méthode qui a permis le développement des sciences biologiques.

Georges Cuvier (1769-1832)

Georges Cuvier est le créateur de l'anatomie comparée qui a joué un rôle décisif dans la naissance de la biologie.

Wikipedia écrit : L'anatomie comparée est une branche de l'anatomie. Elle a été fondée par Edward Tyson (1650-1708) mais a été rendue populaire par le célèbre anatomiste Georges Cuvier (1769-1832). Elle a pour objectif de comparer l'anatomie de différentes espèces (animales, végétales, fongiques, etc.) pour en déterminer la phylogénie et les processus adaptatifs de chacune d'entre elles à leur environnement.

Pierre Belon (1517-1564) : Histoire de la nature des oiseaux, 1555



Cuvier présenté par Foucault comme fondateur de l'épistémé des sciences humaines

Dans *Les mots et les choses* (1966), Foucault cherche à préciser la nature de l'épistémé caractéristique des sciences humaines (ce que j'appelle le paradigme sémiotique).

Il va isoler trois penseurs de la première moitié du XIXème siècle qui lui semblent illustrer la transition d'épistémé qui se déroule alors. Ces trois penseurs sont : David Ricardo (sciences économiques), Georges Cuvier (biologie), Franz Bopp (linguistique).

Les trois disciplines dans lesquelles le paradigme sémiotique va jouer un rôle séminal sont ainsi en formation.

Le Cuvier de Foucault

Cuvier est celui qui se rapproche au plus près des descriptions que propose Huxley puisque lui aussi insiste sur l'œuvre du fondateur l'anatomie comparée comme exemple caractéristique d'une mise en œuvre de la « méthode de Zadig ».

Foucault écrit (Les mots et les choses) : « Ce qui a changé au tournant du siècle [XVIII-XIXème], et subi une altération irréparable, c'est le savoir lui-même comme **mode d'être** préalable et indivis entre le sujet qui connaît et l'objet de la connaissance [...] Si on étudie, à partir de Cuvier, l'organisation interne des êtres vivants, et si on utilise, pour ce faire, les méthodes de l'anatomie comparée, c'est parce que la Vie, comme forme fondamentale du savoir, a fait apparaître de nouveaux objets (comme le rapport du caractère à la fonction) et de nouvelles méthodes (comme la recherche des analogies). »

Lamarck (1744-1829) et Cuvier (1769-1832)

Et Foucault va en venir à faire cette remarque qui me paraît très juste : on a quelque peu oublié l'œuvre de Cuvier parce que Cuvier était « fixiste » et qu'on a constamment souligné que le pas décisif de la biologie consiste à forger un point de vue « évolutif » sur le vivant.

On a donc, logiquement, mis l'accent sur Jean-Baptiste Lamarck, à qui Cuvier s'est toujours opposé et qui peut être présenté comme le fondateur, sinon de la doctrine évolutionniste, du moins de la notion de transformisme.

Foucault, Les mots et les choses

« On oppose souvent les intuitions « transformistes » de Lamarck qui ont l'air de « préfigurer » ce qui sera l'évolutionnisme, et le vieux fixisme, tout imprégné de préjugés traditionnels et de postulats théologiques, dans lequel s'obstinait Cuvier. Et par tout un jeu d'amalgames, de métaphores, d'analogies mal contrôlées, on dessine le profil d'une pensée « réactionnaire », qui tient passionnément à l'immobilité des choses, pour garantir l'ordre précaire des hommes ; telle serait la philosophie de Cuvier, homme de tous les pouvoirs ; en face, on retrace le destin difficile d'une pensée progressiste, qui croit à la force du mouvement, à l'incessante nouveauté, à la vivacité des adaptations : Lamarck, le révolutionnaire, serait là. On donne ainsi, sous le prétexte de faire de l'histoire des idées en un sens rigoureusement historique, un bel exemple de naïveté. Car dans l'historicité du savoir, ce qui compte, ce ne sont pas les opinions, ni les ressemblances qu'à travers les âges on peut établir entre elles (il y a en effet une « ressemblance » entre Lamarck et un certain évolutionnisme, comme entre celui-ci et les idées de Diderot, de Robinet ou de Benoît de Maillet) ; ce qui est important, ce qui permet d'articuler en elle-même l'histoire de la pensée, ce sont ses conditions internes de possibilité. »

Donc, pour résumer :

Ce que Carlo Ginzburg a identifié, c'est une autre manière de caractériser ce paradigme générateur des sciences humaines.

On en retrouve les fondements à toutes les étapes de l'histoire de la pensée. Mais c'est dans la deuxième moitié du XIXème siècle que le paradigme devient véritablement productif d'un type particulier de sciences que nous appelons aujourd'hui les sciences humaines.

Si on cherche à caractériser ce paradigme, on est conduit à mettre l'accent sur le fait qu'il met en relation des signes et des sens et qu'il confère un certain sens au mot « intuition ».

Le paradigme phénoménologique

Point de repère : le texte de Claude Romano consacré à la notion d'ipséité, publié en 2017 sous le titre *L'ipséité, un essai de reformulation à la lumière de Heidegger et de Wittgenstein*

J'ai choisi ce texte, en premier lieu parce qu'il ne commet pas l'erreur, malheureusement courante, d'opposer Heidegger et Wittgenstein (sous des noms divers, philosophie analytique vs phénoménologie ou philosophie du concept vs philosophie de la conscience : série d'oppositions assez naïves, elles-mêmes, que vous trouvez pourtant reprises par des auteurs comme Jacques Bouveresse dans son livre *Le mythe de l'intériorité*).

Claude Romano

Romano a parfaitement vu que les deux approches, celle de Wittgenstein et celle de Heidegger, présentent beaucoup plus de points communs que de différences.

Il en dégage un certain nombre pour s'attacher ensuite à la question de l'ipséité et il va, lui aussi, évoquer les enquêtes policières. Et c'est la seconde raison pour laquelle j'ai choisi ce texte. Il évoque les enquêtes judiciaires, les enquêtes de détectives pour faire comprendre ce qu'une approche phénoménologique **n'est pas**.

Point de contact entre le texte de Carlo Ginzburg et celui de Claude Romano : le raisonnement du détective (exemplairement Sherlock Holmes).

La question Qui ?

Claude Romano nous dit : il y a deux manières de répondre à la question « qui ? »

Il y a, tout d'abord, la manière qui consiste à répondre à la question : qui est le coupable ? Qui a fait telle action ? Elle va conduire à mettre en œuvre un paradigme sémiotique dans lequel on analyse des signes et on les met en relation, au moyen de raisonnements qui consistent, en partie, à deviner la relation en question.

Et puis, il y a une autre manière de comprendre la question « qui ? », la manière phénoménologique.

Si je demande « qui est l'auteur de l'Être et le néant ? », il se peut que je cherche à savoir le nom de la personne qui a écrit le livre, donc, Jean-Paul Sartre. Mais il se peut aussi que je sache très bien que c'est Jean-Paul Sartre qui est l'auteur de L'être et le néant. Et ma question équivaut alors à la question « Qui est Jean-Paul Sartre ? »

Les deux sens de la question « qui ? »

Quand je pose cette question « qui ? », je peux donc l'entendre dans un sens que Romano appelle « quantitatif » (identifier une personne au milieu d'un ensemble de personnes) ou qualitatif (dire qui est la personne au sens de ce qu'elle a fait, ses habitudes, ses amis, ses manières de se comporter, son histoire, etc.).

En ce qui me concerne, je préfère nommer le premier sens « sémiotique » (parce qu'il s'attache à relever des signes permettant d'identifier une personne) et le second « phénoménologique » (parce qu'il s'attache à décrire un individu tel qu'il s'apparaît à lui-même, donc son ipséité). Mais c'est une question terminologique relativement secondaire.

Phénoménologie : une critique de la critique

Plus important est la question de préciser ce en quoi consiste une approche phénoménologique.

Depuis sa naissance, la phénoménologie n'a cessé de critiquer les sciences humaines. En fait, on pourrait même dire qu'elle naît toute entière de la critique des sciences humaines et, plus spécialement, de la psychologie.

Mais il ne faut pas oublier que la psychologie est, elle-même, née en critiquant la philosophie. Il n'est question, chez les premiers psychologues, que de critiquer les prétentions de la métaphysique, ses spéculations « détachées du sol de l'expérience », etc.

La phénoménologie est donc une critique de la critique qui rétabli, d'une certaine manière, non sans la renouveler profondément, la légitimité contestée de la philosophie, notamment sur l'étude des phénomènes de conscience mais, au delà, sur toutes les sciences humaines.

Origine de la notion « mode d'être »

Heidegger présente son livre *Être et temps* comme une réflexion sur ce qu'il nomme « la question de l'être ».

Que faut-il entendre par là ? Concrètement, l'interrogation sur l'être conduit Heidegger à identifier des « modes d'être ». Le mode d'être du Dasein (ce que l'on a appelé homme, ou conscience, ou personne, ou ego, ou sujet dans la tradition philosophique) n'est pas le même que le mode d'être des choses.

Ce sera le principal acquis de *Être et temps* et si on devait, dans un livre d'une richesse exceptionnelle, retenir une seule chose, ce devrait sans doute être celle-ci : il existe des modes d'être et non pas un mode d'être (« l'être se dit en plusieurs sens » pour le dire à la façon de Brentano qui commente Aristote).

Autrement dit, la question de l'être a été indûment ramenée à la seule problématique de l'être substantiel (parfois réduit à l'être matériel) dans la tradition philosophique et ceci, depuis Platon et Aristote.